



J.J.

**PAULINE LE BOULBA
CRÉATION 2020**

SINGULARITÉ D'UNE CRITIQUE.

Cette photographie provient d'un film tourné en 16mm par Andy Warhol en 1963, *Jill and Freddy dancing*. Il dure 4 minutes. On y voit Jill Johnston - ici de dos - sur un toit, et Fred Herko, danseur du Judson Dance Theater, qui se suicida la même année.

En 1963, Jill Johnston est critique de danse pour *The Village Voice*, journal new-yorkais, elle est amie-amante de certain·es artistes avant-gardistes de cette période et se considère comme une « para-performatrice » du Judson. Elle participe à des performances qu'elle partage avec Yvonne Rainer, Robert Morris, John Cage ou encore Deborah Hay. Elle apparaît dans un second film de Warhol, *Jill Johnston dancing* (1964), qui dure 19 minutes et qui consiste en une série de séquences dansées et improvisées.

Dans le champ de la critique d'art, son écriture détonne, elle est drôle, poétique et tente de restituer ses expériences esthétiques en s'inspirant des œuvres qu'elle observe. Sorte de gonzo journalisme en danse. La plupart de ses articles sont compilés dans son ouvrage *Marmalade Me* (1971).

À la fin des années 60, Jill Johnston opère un *drop out* - autrement dit un abandon de la critique d'art au profit de son *coming out*. En 1969, elle organise pour l'occasion une table-ronde intitulée « The disintegration of a critic » où elle brille par son absence. Devenant lesbienne, elle milite dans les milieux féministes radicaux, voyage en Europe et écrit *Lesbian Nation* (1973) qui sera un ouvrage largement diffusé dans les cercles lesbiens internationaux. En 1971, lors d'un débat public sur le féminisme, elle prononcera cette phrase restée célèbre : « Toutes les femmes sont des lesbiennes sauf celles qui ne le savent pas encore. »¹

Jill Johnston a publié une dizaine d'ouvrages, néanmoins son nom et son œuvre sont largement méconnus en France. Elle avait fait de sa vie de spectatrice, de performeuse et de lesbienne, un terrain de jeu où ces différentes facettes pouvaient s'agencer à l'infini.

Depuis de nombreuses années, je croise son nom ou son visage en photographie, à la fois dans le milieu artistique et le milieu militant lesbien. Le travail de doctorat que je suis en train de finaliser se termine par l'analyse des danses de Jill Johnston dans les deux films d'Andy Warhol².

¹ Cette séquence a été filmée dans le documentaire réalisé par Chris Hegedus et D.A. Pennebaker, *Town Bloody Hall* (1979).

² *Les danses de spectateur ice s. Réceptions performées et critiques affectées*, sous la direction d'Isabelle Ginot, Département Danse, Université Paris 8.

INVENTER DES ARCHIVES.

Le projet que je souhaite initier s'inscrit dans un vaste travail autour de/sur Jill Johnston.

D'un côté, une collaboration avec le chercheur et curateur Lou Forster qui aura lieu de 2019 à 2020 en vue d'une traduction en français de son ouvrage *Marmalade Me* et de textes inédits issus de son fond d'archives à New York (ses archives sont actuellement en transfert vers la New York Public Library)³.

De l'autre, un projet performatif — *J.J.* — qui se déploiera sur la même période. Il consiste à entreprendre depuis certaines archives de Jill Johnston un geste de narrations fictives. M'appuyant sur ses écrits et ses performances, je souhaite écrire une pièce fabriquée depuis un montage-collage entre archives historiques et archives fictives.

En effet, constatant des trous dans sa biographie, il m'importe de les combler et d'effectuer un geste de réactualisation de son travail et des matériaux que je collecte depuis une année.

Ayant découvert récemment *The Watermelon Woman*, un film de Cheryl Dunye (1996) dans lequel la réalisatrice noire-américaine fabrique de fausses archives pour parler de l'invisibilisation des actrices noires dans le cinéma hollywoodien du début du XXème siècle.⁴ Je souhaiterais, dans cette perspective, re-composer des pans de la vie de Jill Johnston. Imaginer des voyages qu'elle aurait pu faire et les rencontres qui les auraient accompagnés. Et si Jill Johnston avait vécu quelque temps en France qu'aurait-elle fait ? Qu'aurait-elle écrit ? Qu'aurait-elle dansé ?

En écho au films de C.Dunye, il s'agira aussi d'envisager le médium vidéo comme un possible pour inventer des archives. Les deux films d'Andy Warhol dans lesquels on la voit danser deviennent pour moi des matériaux féconds pour imaginer des remakes chorégraphiques. Comme des partitions chorégraphiques ou encore comme des cartographies sensibles, je souhaite me les approprier pour mieux les détourner et les partager sous un nouveau jour. Ainsi, la réalisation de nouvelles images vidéos comme des prolongements/des branchements aux films 16mm déjà existants sera une première piste de travail.

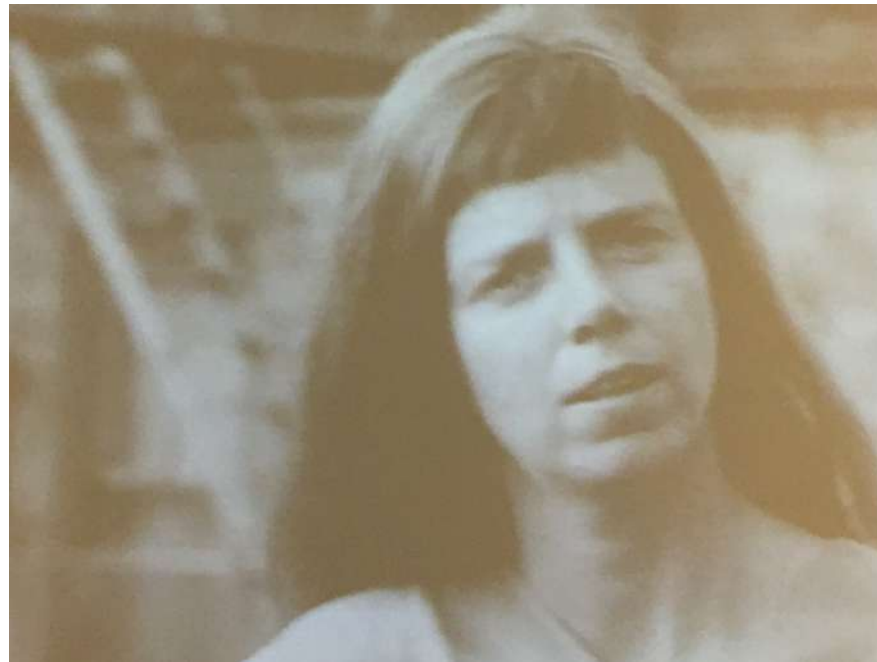
³ Nous initions deux temps de recherche autour de cette traduction. Une semaine, en mai 2019 à la Villa La Brugère à Arromanches (Basse-Normandie) et une semaine en juillet 2019 au CCN de Caen Basse Normandie. Un voyage dans les archives à New York est prévu à l'automne 2019 ou à l'hiver 2020.

⁴ voir à ce sujet le livre : Zoe Leonard and Cheryl Dunye, *The Fae Richards Photo Archive*, San Francisco, 1996.

Dans le même élan, je souhaite profiter de temps de résidence d'écriture pour fabriquer des textes sur la danse, l'art, le lesbianisme et les luttes intersectionnelles qui viendraient faire écho à l'œuvre de Jill Johnston. Imaginer ce qu'elle aurait écrit si elle avait vécu à en France en 2019 ? En 2020 ? Qu'est-ce qu'elle ferait aujourd'hui ? Comment regarderait-elle les œuvres ? À quoi ressemblerait son écriture ?

En quoi sa pratique, si elle avait encore lieu, viendrait bousculer nos manières de parler des œuvres d'art ? Nos manières d'interagir avec des pièces chorégraphiques ? Nos façons de nous assumer féministe et lesbienne dans une société à dominante hétérosexuelle, patriarcale et blanche ?

Depuis sa pratique, comment repenser les usages et les fonctions de la critique de danse et d'une écriture féministe et lesbienne ?



TRADUIRE, TRAHIR.

Travaillant depuis 2015 à la fabrication de pièces chorégraphiques qui sont des réponses à des danses que j'ai vues et qui m'ont marquée, troublée, parlée, je mets en œuvre ce que j'appelle des critiques performatives ou encore des réceptions performées. Dans une veine poétique et documentaire, je m'appuie sur ma réception d'œuvres appartenant à ma vie de spectatrice pour restituer et traduire à d'autres ce qu'une œuvre me fait et quel voyage j'entreprends depuis elle⁵.

Par exemple en 2017, sur les traces de *Dispositifs 3.1* d'Alain Buffard (2001), une pièce qui revendiquait une remise en question des codes de la féminité, j'avais entrepris un voyage en Allemagne auprès d'anciennes membres des Flying Lesbians (premier groupe de rock lesbien à Berlin Ouest dans les années 70), pour questionner le devenir-lesbien et le devenir-féministe qui me semblait manquer dans la pièce de Buffard.

J'avais également demandé à mes grands-parents Alain et Niquette Castellani de rejouer quelques scènes du film *My lunch with Anna* d'Alain Buffard (2005), dans lequel celui-ci s'entretient avec la chorégraphe américaine Anna Halprin. Ce remake amateur m'a permis d'exposer ce que je considère être des filiations-fictions vis-à-vis de l'histoire de la danse et d'expérimenter des agencements entre pratiques amateurs et œuvres d'art⁶.

Dans le même esprit, travaillant actuellement à la création d'un nouveau solo, *Ôno-Sensation*⁷, autour de la pièce *Admiring La Argentina* de Kazuo Ôno (1977), le médium vidéo me permet de restituer ma rencontre avec Émilie, une femme qui vit en périphérie du Havre et qui communique avec les mort·e·s depuis qu'elle est petite. Sa pratique résonne avec celle d'Ôno qui était en relation avec Antonia Mercé dite la Argentina (danseuse espagnole de flamenco décédée en 1936). C'est Antonia Mercé qui invite Ôno à faire ce solo, par sa voix qu'il entend. L'aspect documentaire de mon travail vient s'agencer avec des chansons d'amour écrites en souvenir de personnes disparues (La Argentina, K.Ôno, mon grand-père) et une chorégraphie fabriquée depuis ma réception de la danse d'Ôno. Une traduction-trahison de ses gestes.

⁵ Voir ma première pièce *La langue brisée (1)* créée en septembre 2015 à la Ménagerie de Verre (Paris) Lien vidéo : <https://vimeo.com/145301315> (MDP : pour.toi)

⁶ Voir mon projet *La langue brisée (3)* crée en octobre 2017 au Centre National de la Danse à Pantin. Lien vidéo : <https://vimeo.com/253253658> (MDP : heidi)

⁷ créée en juin 2019 au Centre National de la Danse à Pantin.

Pour *J.J.*, l'aspect documentaire sera tout autant présent mais sera en permanence voilée par un parti-pris spéculatif. Le récit rendra compte de la vie réelle et fictive de Jill Johnston aka J.J. à travers un montage de textes et de prises de paroles. À l'image de son écriture composée de registres discursifs très variés, il m'incombera de restituer une performance traversée de voix et de points de vue multiples.

Souhaitant éclairer l'apport de son travail de façon plus large et plus adressée, je voudrais mettre en place simultanément au processus de création des ateliers d'écritures féministes ainsi que des ateliers-laboratoires autour de la critique de danse actuelle. En filigrane ce sont les figures de l'artiste-critique, de l'artiste-chercheur·e et de l'artiste-féministe⁸ que j'aimerais sonder.



⁸ Ces ateliers pourraient s'articuler avec des étudiant·e·s en école d'Art, avec des associations pour des femmes ou encore des associations LGBTQI+.

NOTE D'INTENTION

« Comment revenir sur une figure de l'histoire de la danse méconnue voire oubliée ? Comment faire avec les manques, les oublis, les trous ?

Ces deux questions servent de point de départ à ma recherche autour de Jill Johnston, critique de danse et performeuse dans les années 60 à New-York. Elle apporta un indéfectible soutien aux artistes du Judson Dance Theater, et, quand elle n'écrivait pas sur les pièces des un.e.s et des autres, elle participait à des performances avec John Cage, Yvonne Rainer, Robert Morris et Deborah Hay. À la fin des années 60, elle fait son coming-out et devient une militante lesbienne radicale. Son style littéraire est au croisement du journalisme, de la poésie et du journal intime. Dans une veine spéculative, il m'importe de revenir sur son parcours par une traversée dans ses archives (textuelles et iconographiques) mais aussi dans la fabrication de nouveaux matériaux.

M'appuyant sur deux films 16mm – *Jill and Freddy Dancing* et *Jill Johnston Dancing* – réalisés en 1964 par Andy Warhol et dans lesquels on voit la critique de danse improviser, je souhaite prolonger depuis ces différents documents un récit qui rendrait compte des multiples vies de Jill Johnston. *J.J.* devient le nom de ce projet et englobe en lui le caractère poétique et militant de ses danses, de ses textes et de ses happenings.

Ce projet sera le pan performatif d'une recherche au long cours dans les archives de Jill Johnston à New York fin 2019 – début 2020 et tentera de restituer au plateau ce qui excède de mon enquête menée sur elle. Désireuse de partager la richesse de son oeuvre, il me semble pertinent de mêler à ma recherche artistique des ateliers de création (écritures textuelles et/ou chorégraphiques) autour de cette figure d'artiste-critique, d'artiste-chercheuse et d'artiste féministe lesbienne. »

Pauline Le Boulba, mars 2019.

ÉQUIPE

Conception et interprétation : Pauline Le Boulba

Collaboratrice et interprète : Aminata Labor

Collaborateur vidéo : Mehdi Ackermann

Création Sonore : Éléna Tissier (The Unlikely Boy)

Création Lumières et Scénographie : Jean-Marc Segalen

Accompagnement administratif : Charlotte Giteau

Chargée de production et diffusion : Léa Bosshard

Durée approximative : 60 minutes.

Création : Automne 2020

Production : Margelles

Co-productions : ICI CCN Montpellier Occitanie / Pyrénées Méditerranée (confirmé), Les Laboratoires d'Aubervilliers (à confirmer), DRAC Ile de France (à confirmer), La Bellone - Bruxelles (à confirmer), CDC Toulouse (à confirmer), Centre Chorégraphique National d'Orléans (à confirmer).

CALENDRIER PRÉVISIONNEL

- Travail en studio répartis à partir de janvier à décembre 2020.
- MARS 2020 : Résidence au CDC Toulouse - deux semaines en mars.
- AVRIL 2020 : Résidence d'écriture et de réalisation vidéo à l'Hotel Belvédère du Rayon Vert à Cerbère dans les Pyrénées Orientales avec le soutien du Centre Chorégraphique de Montpellier.
- JUIN 2020 : Résidence technique.
- ETE-AUTOMNE 2020 : Résidence et création aux Laboratoires d'Aubervilliers (à confirmer).
- Les résidences seront ponctuées d'ateliers d'écritures avec différents participant·e·s (associations de femmes ; associations LGBTQI+ ; écoles d'arts) à Aubervilliers, Bruxelles, Toulouse et le village de Cerbère.

BIOGRAPHIE



© Otto Zinsou

Pauline Le Boulba est artiste chorégraphique et chercheuse en danse. Son travail universitaire articulé autour d'une thèse en recherche-crédation la conduit à imaginer le triptyque *La langue brisée*, une série de trois solos qui sont des réponses dansées à des danses qu'elle a vues. Ce travail a été présenté aux Laboratoires d'Aubervilliers, à la Ménagerie de Verre, au Théâtre de la Cité Internationale, au Centre National de la Danse, au Centre d'Art Passerelle à Brest ou encore à l'Université de Rennes 2.

Mélant dans ses pièces texte projeté, prise de parole parlée et chantée, partition gestuelle et documents vidéo, elle fabrique un agencement de ces différents médiums pour inventer une langue sensible et poétique. Envisageant les œuvres des autres comme des bords depuis lesquels il est possible de s'appuyer et de délirer, elle s'attache à restituer au plateau une histoire de la danse depuis le point de vue d'une spectatrice-performatrice. Nourrissant un intérêt pour l'histoire des luttes LGBTQI+ et les récits minoritaires, elle combine savoirs théoriques et savoirs populaires, descriptions de gestes et rap, documentaire et fiction. Elle travaille actuellement à la création d'un nouveau solo - *Ôno-Sensation* - qui sera créé en juin 2019 au CN D et qui porte sur sa réception d'*Admiring La Argentina* de Kazuo Ôno (1977).